

ajoutées pour cette réédition (1994–2023).

En étudiant la participation d'un nombre impressionnant de chercheurs liés de près ou de loin à l'Association, Gingras évite d'en faire un acteur collectif doté d'une seule volonté, piège dans lequel tombent plusieurs histoires institutionnelles—particulièrement lorsqu'il s'agit d'une commande. Au contraire, l'ACFAS est présentée comme un espace fluctuant de négociations, de compromis et parfois de conflits. En déterrants ceux-ci, Gingras désamorçait quelque peu le caractère téléologique induit par la trame modernisatrice de l'ouvrage, même si ce désamorçage est surtout visible pour la période précédant les années 1960, où les relations personnelles (et politiques) jouaient un rôle décisif dans l'évolution et la survie de l'Association. Et si après les années 1960 Gingras parle ici et là de « crises » pour *jazzier* cette histoire, force est d'admettre qu'elles touchent bien davantage aux détails organisationnels qu'aux justifications et aux missions que se donne l'ACFAS qui, elles, s'accumulent plutôt qu'elles ne s'opposent. Ce n'est pas surprenant : monstre dialectique, l'Association serait parvenue à résoudre ses tensions en jouant sur tous les tableaux, de l'éducation populaire à la suscitation de vocations en passant par la défense du Québec, la promotion du français et le renforcement de la communauté scientifique. Dans les mots de l'auteur, chaque nouvel énoncé de mission « reprend tous les éléments de la mission initiale en les adaptant » (272).

Cet accent mis sur la continuité, l'expansion et la solidification amène Gingras à conclure que non seulement l'ACFAS « a vu ses principaux objectifs se réaliser » mais qu'elle a aujourd'hui, « plus que jamais sa raison d'être comme gardienne des intérêts des scientifiques » (281–282). Cette sympathie, comme l'écrivait Dumont, n'enlève toutefois rien à cet ouvrage d'une grande qualité et qui a, somme toute, bien vieilli. Seul bémol sur le plan de la présentation : les images et photographies, d'une qualité bien décevante, n'ont vraisemblablement pas été revampées pour cette réédition.

Daniel Poitras

Université de Montréal

Daniel Poitras et Micheline Cambron

L'Université de Montréal. Une histoire urbaine et internationale

Presses de l'Université de Montréal, 2023, 576 p.

Un beau et bon livre. C'est l'impression qui nous est restée en refermant cette foisonnante histoire de l'Université de Montréal, coécrite par Daniel Poitras et Micheline Cambron. Des facultés de cette université avaient fait l'objet d'ouvrages, mais aucune synthèse n'avait encore saisi, du moins à une telle échelle—de la Nouvelle-France à nos jours !—, l'histoire de cette institution emblématique de l'Amérique francophone. L'Université de Montréal donne son titre, sa trame et une grande part de ses sources à ce qui constitue l'une des biographies institutionnelles les plus riches et achevées au Québec.

Cohérent et équilibré, l'ouvrage l'est par la manière dont il traite avec une égale maîtrise de périodes allant du XVII^e siècle jusqu'aux années qui font le quotidien de nos journalistes actuels—le tout en à peine plus de cinq cents pages dont la plupart sont au moins partiellement occupées par des images. Le travail de synthèse impressionne tant il mobilise d'archives variées, dont on retrouve la saveur par des illustrations et des citations bien placées. Le récit chronologique maintient l'attention et met en lumière divers thèmes sans digresser. On ne perd pas de vue le sens général de l'analyse, consistant à montrer les rapports entre ce qui est en train de devenir l'Université de Montréal et ce qui, en elle et autour d'elle, lui donne vie. Poitras et Cambron combinent leurs spécialisations respectives, de sorte que les passages sur les périodes les plus anciennes comme les plus récentes ne constituent ni des prologues ni des épilogues, mais des analyses pleinement intégrées au développement d'ensemble du propos, dont l'introduction et la conclusion générales dessinent les lignes de force. Évidemment, des centres d'intérêt plus personnels transparaissent dans les choix d'écriture : une belle part est consacrée au militantisme étudiant, par exemple, dans les chapitres écrits par Daniel Poitras, en accord avec ses travaux antérieurs. Les campagnes référendaires de 1980 et 1995 sont toutefois absentes, bien que l'Université de Montréal soit qualifiée de « pépinière d'indépendantistes ». En outre, le livre se concentre sur l'histoire extracurriculaire de l'université, faisant en sorte que l'on entre assez peu dans les classes pour examiner le contenu de l'enseignement ou la structuration des programmes, même si les débats de société ou les politiques publiques sur la recherche universitaire et la pédagogie sont abordés. Ces choix ne déparent en rien la vision d'ensemble—incarnée sans être anecdotique, générale sans être superficielle—que ce livre propose, et qui éclaire les réalités diverses ayant animé la vie de cette université au fil du temps. Chaque chapitre permet de ressentir une époque, que ce soit celle des messieurs moustachus et cravatés des années 1870 ou celle de la jeunesse désenchantée en jeans des années 1980. On sent que Poitras et Cambron veulent rendre justice à la singularité de chaque moment d'une histoire de plus de deux siècles en faisant ressortir la richesse des archives. Ainsi l'ouvrage échappe-t-il à l'anachronisme et spécialement au présentisme, hormis, peut-être, dans la petite poignée de passages où le préfixe « proto- » est employé pour rendre plus intelligibles des phénomènes passés en les associant à des notions actuelles. Souvent captivantes, impeccablement reproduites, les images—photos, dessins, imprimés, caricatures—ne sont pas pour peu dans l'« effet de réel », comme écrirait Roland Barthes, qui nous atteint à la lecture.

L'ouvrage se distingue ensuite par le projet intellectuel duquel il participe : celui de mettre en évidence comment, sur deux siècles, une université et son environnement au sens très large se transforment mutuellement. Urbaine et internationale, voilà comment l'histoire analysée dans ce livre est définie dès le sous-titre, c'est-à-dire une histoire qui suit « deux fils : celui qui relie l'Université à la ville de Montréal et celui qui la relie au monde » (7). Cette histoire, qui se veut « désenclavée » (8), ouvre l'institution comme on ouvrirait les portes par lesquelles se croiseraient les tendances les plus déterminantes et certains des principaux personnages du passé de Montréal, du Québec, du Canada, de l'Empire britannique et de la communauté internationale.

Du prince de Galles au jeune Gaston Miron, de Léopold Sédar Senghor à Louise Harel, en passant par des ouvriers d'entretien dont une photographie a préservé la trace anonyme, les chemins qui s'entremêlent à l'Université de Montréal conduisent à autant de destinations dans les arts, la politique, la diplomatie, les sciences, le travail manuel, voire, dans le cas du Front de libération du Québec, l'action terroriste. Le ton se fait volontiers critique lorsqu'il est question, par exemple, de l'histoire de l'antisémitisme ou de l'exclusion et de la marginalisation des femmes et des étudiants internationaux.

Histoire humaine, l'Université de Montréal est non moins l'histoire d'un lieu physique et celle d'un projet institutionnel, auxquelles Poitras et Cambron restituent aussi toute leur importance. Qui se souvenait de l'épopée que fut la construction du campus sur le Mont-Royal ? Des débats sur son architecture ? Des déboires financiers qui en découlèrent ? Des sites alternatifs envisagés pour le chantier, racontés ici sur un mode contrefactuel amusant (139) ? Particulièrement originale, la dernière partie du livre (« Les couleurs d'une université ») représente par touches chromatiques — le campus beige, rouge, vert... et vide — des thèmes choisis de l'histoire récente de l'Université de Montréal : l'économie du savoir, la grève étudiante de 2012, la création du campus MIL et le COVID-19. C'est la période que Poitras et Cambron ont personnellement vécue à l'Université de Montréal. Leur propos se mue alors en une réflexion quelque peu inquiète, sans être fataliste, sur l'état actuel des milieux universitaires, leurs orientations, les risques qui les guettent et les critiques qui leur sont adressées.

Hommage érudit, ce livre propose en somme le genre d'analyse généreuse, rigoureuse et franche que l'on réserve aux destinataires auxquels nous lie une sincère estime. Ambitieux et méticuleux, il ne manquera pas de décevoir le lectorat qui aime traquer les coquilles. Quiconque ouvrira ce livre saura mieux apprécier — au double sens de comprendre et d'aimer — l'Université de Montréal, mais aussi la société et le monde que l'on partage avec elle.

Martin Robert

London School of Hygiene and Tropical Medicine